

Une littérature de passage : la science-fiction et le fantastique franco-ontariens de 1885 à nos jours¹

Jean-Louis Trudel
Université d'Ottawa

Le Canada français a une métropole — Montréal — et deux capitales. La seconde de celles-ci se trouve en Ontario et Ottawa est devenue dès le XIX^e siècle une capitale non seulement politique mais culturelle, qui favorise la création littéraire et artistique des Franco-Ontariens. Dans un contexte de réception

¹ Cet article est une version des vingt-troisième et vingt-quatrième livraisons de « Iconographie de la SFCF », publiées sur mon blog *Culture des futurs*, le 1^{er} août 2008 et le 25 février 2009 respectivement.

qui n'était pas celui du Québec, les créateurs échappaient à certaines contraintes et pressions. Ce potentiel de rupture s'observe aussi dans le cas de la production de science-fiction et de fantastique qui émerge dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Les utopies de Gérin-Lajoie et de Bouchette rejettent les professions traditionnelles au profit d'une industrialisation rurale. Emma-Adèle Bourgeois-Lacerte signe *Némoville* (1917), à vingt mille lieues de la littérature régionaliste. À l'aube de la Révolution tranquille, Ronald Després surprend les héritiers de Gabrielle Roy avec *Le Scalpel ininterrompu* (1962), fantaisiste et cruel. Jean-François Somcynsky pousse jusqu'au bout l'exploration de l'érotisme spatial dans *La Planète amoureuse* (1982) et *Pour des soleils froids* (1994) de Jean-Louis Trudel est le premier ouvrage canadien publié dans la collection « Anticipation » des éditions du Fleuve Noir en France. Contrairement à la nouvelle littérature franco-ontarienne née dans le nord de la province, la science-fiction et le fantastique restent encore aujourd'hui le fait d'auteurs de passage en Ontario, arrivés depuis peu ou toujours en instance de départ. Ce qui était une marge de liberté supplémentaire avant la Révolution tranquille est devenu une marge tout court et les auteurs ont réagi en s'assimilant au milieu constitué de la science-fiction et du fantastique au Québec, en publiant exclusivement en Ontario ou en cherchant des débouchés au-delà de la francophonie canadienne.

Le Canada français ne se limite pas seulement au Québec, mais on pardonnera à de nombreux lecteurs de l'oublier, tellement le reste du Canada est absent de la fiction québécoise. C'est aussi le cas dans la science-fiction canadienne d'expression française, à laquelle on reproche déjà de s'enraciner trop rarement en sol québécois. L'Ontario a d'autant

moins de chances d'y figurer qu'il représente depuis longtemps un repoussoir maudit dans l'imaginaire québécois francophone, comme l'a analysé Maurice Lemire : un « espace hostile », un « espace maléfique » ou un « espace de perte » à jamais « terre d'aliénation » (2003, p. 141, 143-145)². Jusqu'à la fondation d'Ottawa, l'Ontario faisait partie du vaste Nord-Ouest, perçu comme fondamentalement extérieur à la province de Québec, le pays de la traite des fourrures et des chantiers, où régnaient la licence, la loi du plus fort et des croyances distinctes.

Seconde capitale du Canada français depuis 1867, Ottawa se transforme, au tournant du XX^e siècle, en un foyer culturel important de la francophonie canadienne, l'activité théâtrale d'Ottawa-Hull se comparant avantageusement à celle de Québec à la même époque (Dionne, 1993, p. 356). Il en va de même pour la création littéraire, qui sera d'abord le fait d'auteurs venus d'ailleurs qui profitent moins de ce qu'est l'Ontario que de ce qu'il n'est pas le Québec. L'Ontario sert de refuge à des esprits libres (François Hertel, Rodolphe Girard), des écrivains en froid avec les chefs de file québécois (William Chapman), des critiques de la sous-industrialisation québécoise (Errol Bouchette) et des transfuges universitaires (Fernand Ouellet, Marcel Trudel). Œuvrant à l'écart des cénacles québécois, les écrivains bénéficient d'une distance potentiellement salutaire, mais souffrent souvent du manque d'émulation.

² Par contre, l'Adario des *Dialogues* (1703) de Lahontan aurait été inspiré à celui-ci par la rencontre du chef autochtone Kondiaronk en terre ontarienne et la pensée émancipée d'Adario (dont le nom rime avec Ontario) annonce le bon sauvage de Rousseau et des utopies des Lumières (Dionne, 1993, p. 345).

Depuis la constitution d'un milieu lettré, voire littéraire, en Ontario français, il y a eu des auteurs pour signer des textes de science-fiction, mais peut-on parler pour autant de science-fiction franco-ontarienne? La question se pose dès que l'on adopte des étiquetages politiques pour distinguer des littératures identiques par la langue et proches par l'histoire. L'étiquette est parfois performative, mais il faut des circonstances particulières pour que des auteurs s'attaquent consciemment au « *great American novel* » comme au « *great Canadian novel* », cherchent à ajouter leur pierre à la littérature québécoise ou écrivent sciemment une science-fiction d'inspiration acadienne³. Mais si l'étiquette n'est pas nécessairement prescriptive, elle peut se targuer d'être descriptive.

Certes, ce n'est pas le cas de la science-fiction dite québécoise, qui tend à exclure les auteurs québécois non-francophones et à inclure des francophones non-québécois. De plus, le problème se corse dans un monde où il est de plus en plus facile de déménager, de voyager et de changer de pays. Dans le cas de l'Ontario, les présences d'auteurs sont souvent des passages plus ou moins longs. Si on remonte aux premiers temps, on trouve des auteurs nés au Québec qui ont vécu et sont morts en Ontario, dont Antoine Gérin-Lajoie, Joseph-

³ Les lettres acadiennes revendiquent dans le genre *Jour de grâce*, la pièce de Laval Goupil (1996) tirée du roman *L'Acadien reprend son pays* de Claude Le Bouthillier (1977). Dans un genre plus flou, Germaine Comeau a signé *Laville* (2008), qui plante une métropole imaginaire de deux millions de francophones dans les parages de Grand-Pré en Nouvelle-Écosse; l'uchronie n'est pas explicite, mais elle est nécessaire. En Ontario francophone, je ne vois guère que ma nouvelle « Report 323: A Quebecois Infiltration Attempt » (1992) à mettre en scène un Franco-Ontarien du futur dans le cadre d'une problématique propre.

Charles Taché, Errol Bouchette et William Chapman. D'autres, comme Stanislas Drapeau, l'adjoint de Taché, retournent mourir au Québec après un séjour en Ontario. Il y a des cas plus compliqués, comme ceux de Rémi Tremblay, né au Québec et mort à Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), Charles Savary, né en France et mort en Ontario, Jean-François Somcynsky, né en France et grand voyageur autrefois basé à Ottawa qui est mort dans les collines de la Gatineau où il avait pris sa retraite, ou Vittorio Frigerio, né en Suisse, qui travaille aujourd'hui en Nouvelle-Écosse tout en conservant un domicile à Toronto. Certains auteurs n'ont fait que passer, comme Guy Sirois, tandis que d'autres sont nés en Ontario mais vivent depuis longtemps ailleurs.

En s'inspirant de René Dionne (1993), ce survol retiendra comme franco-ontariens les auteurs qui sont nés en Ontario, qui vivaient en Ontario au moment de l'écriture ou de la publication des œuvres traitées ou qui y ont vécu suffisamment longtemps pour que leurs ouvrages postérieurs puissent refléter ce séjour⁴. La langue d'écriture est secondaire dans la mesure où les auteurs en question ont livré l'essentiel de leur œuvre en français⁵. Si ce survol aspire à l'exhaustivité en

⁴ Tandis que Dionne signait en 1993 un survol de l'ensemble de la littérature franco-ontarienne jusqu'en 1987, le hasard a fait qu'en septembre de la même année, je proposais aux lecteurs de *Liaison* un tour d'horizon de la production de textes relevant de la science-fiction et du fantastique en Ontario français. Ce survol incluait Mercédès Nowak parmi les auteurs considérés pour ses textes parus de 1985 à 1989 parce qu'elle se présentait à l'époque comme une résidente de la région de Kingston, mais ce pseudonyme cachait une professeure québécoise, Judith Cowan, dont le seul séjour en Ontario remontait aux années 1960.

⁵ Retenons toutefois que Jean-Louis Trudel a signé plusieurs nouvelles en anglais, tout comme Paul Savoie, qui a inclus les siennes dans le recueil *Dead Matter* (1994).

matière de science-fiction, il se limitera à citer les textes de fantastique, de fantasy ou de merveilleux qui permettent d'illustrer l'argument.

Les fonctionnaires d'Ottawa : une pensée publique

Le rôle de capitale d'Ottawa, décidé en 1857, a favorisé le développement d'une tradition littéraire francophone en Ontario puisque le gouvernement fédéral devait attirer des francophones éduqués, entre autres pour assurer la traduction des débats parlementaires et des publications officielles. C'est parmi ces nouveaux venus, souvent lettrés, que s'est recrutée la première génération d'auteurs franco-ontariens.

La ville d'Ottawa apparaît peu dans la science-fiction produite par ces auteurs. Jules-Paul Tardivel (1851-1905) en fait tout au plus un simple décor dans *Pour la patrie* (1895). Surtout concerné par les manœuvres politiques de ses personnages, Tardivel ne dit pas grand-chose de la ville proprement dite, même s'il la connaissait puisqu'il y passait les sessions parlementaires entre 1878 et 1881. Elle est avant tout un lieu de pouvoir antagoniste pour ses personnages soucieux de l'avenir de la foi catholique, du contrôle clérical de l'éducation et de la langue française au Québec.

Les éditions révisées en 1874 et 1876 des deux tomes de *Jean Rivard* (1862 et 1864; 1874 et 1876) par Antoine Gérin-Lajoie (1824-1882) datent du séjour de celui-ci à Ottawa comme adjoint au directeur de la Bibliothèque du Parlement. Après avoir vécu à Toronto de 1856 à 1859, Gérin-Lajoie s'installe à demeure à Ottawa en 1865. Le personnage principal

de son épopée rurale, Jean Rivard, fait une brève carrière de député à l'Assemblée législative du Canada, mais elle date nécessairement de la période du Canada-Uni puisque seule l'édition de 1864 l'évoque, de sorte qu'il ne peut être question d'Ottawa⁶.

En revanche, si Gérin-Lajoie a composé l'essentiel du récit durant son séjour à Québec, l'édition définitive du roman date de son installation à Ottawa. À l'origine, l'ouvrage assimile Jean Rivard à l'un de ces défricheurs « courageux, industriels, persévérants » que l'écrivain entend proposer « comme modèle à notre jeunesse laborieuse », mais cette dimension exemplaire du roman s'accompagne d'un désir de vraisemblance, l'auteur soulignant sa préoccupation d'offrir « une peinture aussi vraie que possible de la vie réelle » (1864, p. 353). La communauté imaginaire de Rivardville est explicitement comparée au village de L'Industrie (devenu la ville de Joliette aujourd'hui) afin de justifier les progrès accomplis sous la gouverne de Jean Rivard (1864, p. 326).

Cette intention de l'auteur a permis de lire *Jean Rivard* comme une utopie progressiste, donnant la permission aux Canadiens d'aspirer à une version du rêve américain (Major, 1991). Le texte demeure toutefois ambivalent et subordonne l'industrie rurale à l'agriculture, assignant comme tâche « le

⁶ De fait, un des chapitres de cet intermède politique raconte, au « risque de commettre encore un anachronisme », les troubles de 1849 à Montréal quand le palais législatif avait été incendié par des émeutiers. Gérin-Lajoie reste vague sur le siège du gouvernement dont il est question dans les autres chapitres de ce passage; il pourrait s'agir aussi bien de Québec que de Toronto dans le cadre chronologique du roman, dont les événements s'étirent de 1844 à 1864 (1864, p. 265).

perfectionnement de l'agriculture et de l'industrie » (dans cet ordre) à « [l']homme éclairé de nos campagnes» (1864, p. 262).

Dans *Robert Lozé* (1909) de Robert Errol-Bouchette (1862-1912), l'industrie obtient toutefois la priorité. Comme Gérin-Lajoie avant lui, Bouchette travaille à la Bibliothèque du Parlement et *Robert Lozé* contient des échos flagrants du roman de son prédécesseur. Mais il n'y est question ni d'Ottawa ni de l'Ontario; c'est l'avenir industriel du Québec, à l'image de la prospérité étatsunienne, qui l'intéresse. Pourtant, Bouchette a passé l'essentiel de son enfance à Ottawa, de 1865 à 1875, et il revient s'y établir pour de bon en 1898. Bref, il y aura passé la moitié de sa vie et cet enracinement ontarien lui permet peut-être de se montrer cinglant en faisant parler des personnages qui prônent l'industrialisation du Québec :

Sans doute, celui qui exerce par routine un métier ou une industrie quelconque peut n'être pas d'un ordre intellectuel fort élevé, mais au moins il n'est pas un inutile. Il vaut mieux qu'un homme de profession médiocre. Dire que ces gens-là se croient supérieurs aux maîtres de l'industrie moderne, lesquels doivent être des savants et des sociologues en même temps que des hommes pratiques! Pénétrer les secrets de la nature pour les faire servir au bonheur du genre humain, produire tout ce qui contribue au bien-être matériel dont dépend le développement des facultés mentales, quelle plus noble manière d'obéir au précepte : tu gagneras ton pain! (1909, p. 58)

Il est frappant que Bouchette ait choisi la forme romanesque après avoir signé un essai, *Emparons-nous de l'industrie* (1901), qui plaidait déjà en faveur d'une réforme de l'éducation devant donner au jeune Canadien-français « les connaissances qui lui sont nécessaires pour s'affirmer dans le monde moderne » (1901, p. 17) et d'un encouragement des entreprises industrielles par le gouvernement du Québec qui

procurerait un débouché sur place aux jeunes nouvellement formés. Les personnages de Bouchette faisant écho au héros d'Antoine Gérin-Lajoie⁷, le roman s'inscrit dans une continuité réelle.

Le souci du bien public et l'intérêt pour la sphère politique ne sont pas surprenants de la part de fonctionnaires. Si les personnages de Jean Rivard et de Robert Lozé illustrent la prospérité économique potentielle des Canadiens français, Jules Tremblay (1879-1927) montre des vues plus larges dans sa plaquette poétique *Les Ailes qui montent (Hommage du Nouvel An 1919)* (1918). Traumatisé par la Grande Guerre qui s'achève, il signe une anticipation en vers d'un monde en paix au terme de conflits encore à venir :

Les races tomberont, comme tombent les feuilles
Au vent de la jonchée affolante du Feu.
Comme un gibier fuyant que le chasseur embreuille
Les hommes chercheront, tous, un dernier abri
Contre l'irruption des éléments en armes.
D'autres guerres viendront sur le Monde assombri,
Jeter leur épouvante et fondre leurs vacarmes,
Jusqu'au jour où le sol, tuméfié de morts,
Crevé jusqu'au tréfond [*sic*] par les folles mitrailles,
Stérile, dévasté, dépouillé des trésors
Qui germaient en gonflant ses fécondes entrailles
Refusera la nourriture et la chaleur
Aux fugitifs hagards des haineuses tueries. (1918, p. 25-26)

⁷ Les parallèles ont été relevés antérieurement par la critique, notant la carrière de Jean Lozé qui fait fortune, parti de rien, et fonde à la campagne un établissement industriel qui se compare avantageusement aux succès pourtant réels de son frère, Robert, le citoyen. Bouchette insère même la mise à mort d'une ourse et l'approvisionnement de son ourson, renvoyant à un épisode semblable dans le roman de Gérin-Lajoie (1909, p. 55-56).

Depuis la fin du XIX^e siècle, les partisans du progrès inscrivait la fin des guerres au nombre des progrès à venir, comme Ulric Barthe s'exprimant sur le futur à l'Institut canadien de Québec en 1900 (Trudel 2008, p. 157-518)⁸. L'utopie n'est plus locale, mais universelle. Né à Montréal, Jules Tremblay s'est installé à Ottawa à l'aube du XX^e siècle, œuvrant comme journaliste et traducteur pour le gouvernement fédéral. Il y passera le reste de sa vie et y sera enterré avec tous les honneurs.

Les fonctionnaires d'Ottawa : une pensée fantasque

Le plus souvent, pour les hommes de lettres d'Ottawa, l'écriture est d'abord un délassément ou une contribution à la culture littéraire du Canada français. Si les formes de la science-fiction (anticipation, conjecture rationnelle, politique-fiction, utopie) sont rares, le fantastique surgit plus fréquemment sous leur plume. À la fin du XIX^e siècle, ils sont d'ailleurs plusieurs auteurs à considérer que les contes et légendes traditionnels constituent un patrimoine dont il convient d'assurer la diffusion et la transmission; ces écrivains contribueront à enrichir la tradition du fantastique littéraire canadien français née avec *L'Influence d'un livre* (1968 [1837])⁹. C'est le cas de Joseph-Charles Taché (1820-1894), né à Kamouraska et mort à Ottawa,

⁸ Le rétablissement de la paix entre les nations est également le sujet de romans d'anticipation de l'époque comme *His Wisdom, the Defender* (1900) par Simon Newcomb et *Les Aventures extraordinaires de deux Canayens* (1918) par Jules Jehin. Ces deux auteurs sont nés en terre canadienne.

⁹ La production de textes fantastiques canadiens-français, en particulier au XIX^e siècle, a été récemment recensée et étudiée par le périodique *Le résurrectionniste* et l'ouvrage dirigé par Claude Janelle (1999). Cet ouvrage fait l'objet du commentaire de Mario Rendace (2001). Plusieurs des auteurs identifiés ici ont été signalés par ces travaux.

politicien et fonctionnaire qui se consacre aussi à la littérature. Selon lui, l'esprit humain a « besoin de se nourrir de conceptions enchantées », puisées dans des contes et récits du terroir qui « ne servent pas peu à entretenir au sein des peuples l'esprit national et à fortifier chez eux l'instinct de conservation » (Nadeau, 1990, p. 1103-1106).

Comme Gérin-Lajoie, il a suivi en partie les pérégrinations de la capitale canadienne, séjournant à Toronto avant de déménager à Québec. En août 1864, Taché est nommé sous-ministre fédéral de l'Agriculture et des Statistiques à Ottawa, après avoir fait paraître au printemps le poème fantastique « Le braillard de la montagne » (1864) dans *Les Soirées canadiennes*. Une fois à Ottawa, il n'aura plus le temps d'écrire du neuf, encore qu'il faille relever « Le moine des Sablons », « Le régicide » et « La dame au doigt sanglant », trois histoires de fantômes de l'île de Sable qu'il relate dans *Les Sablons (L'Île de Sable) et L'Île Saint-Barnabé* (1885). Les spécialistes n'ont pas recensé ces trois contes, peut-être parce qu'ils sont trop clairement présentés comme inspirés par les légendes que l'on raconte au sujet de l'île de Sable, mais les autres contes de Taché aussi s'inspiraient souvent d'épisodes historiques ou du folklore, comme dans « Le feu de la Baie » (1863).

Puisque Taché habitait à Ottawa depuis au moins 1866, ces trois contes signés par un écrivain d'Ottawa en 1885 seraient les premiers textes fantastiques franco-ontariens, mais non les derniers. Ainsi, Alfred Duclos Decelles (1843-1925) se joint à la Bibliothèque du Parlement en 1880 et en devient bibliothécaire-général en 1885. Est-ce l'influence de ses collègues? En 1908, il s'essaie à la fiction fantastique, signant « Douze ou treize » (1908) dans *L'Almanach du peuple*. Dans la

même catégorie, Rodolphe Girard quitte Montréal à la suite du scandale provoqué par son roman *Marie Calumet* et il entreprend une carrière de traducteur à la Chambre des communes en 1905; en 1916, il signe la nouvelle fantastique « La maison maudite » dans *L'Almanach Rolland*. En revanche, il faut sans doute exclure de cette catégorie les contes de Louis Fréchette (1839-1908), dont les premiers sont parus dix ans après son séjour comme député à Ottawa, de 1874 à 1878.

Ce décalage entre la publication et l'installation en Ontario s'observe aussi dans le cas de William Chapman (1850-1917), qui ouvre une librairie à Ottawa en septembre 1898 avant de devenir traducteur au Sénat quatre ans plus tard. On le crédite d'au moins un poème fantastique, « Une légende » (1890), paru en 1886 avant son établissement à Ottawa. De même, Charles A. Gauvreau (1860-1924) sera député à Ottawa de 1897 jusqu'à sa mort, mais le seul texte fantastique qu'on lui connaît, « Le scapulaire de la morte » (1887), est paru dix ans auparavant. La situation est semblable pour Louvigny de Montigny (1876-1955), qui devient traducteur au Sénat en 1910, après avoir publié des contes fantastiques en 1898 et 1899. Est-ce sa venue à Ottawa qui l'incite toutefois à signer une biographie d'Antoine Gérin-Lajoie qui va contribuer à relancer la fortune de *Jean Rivard*?

La question est moins facile à trancher dans le cas du Belge Armand de Haerne (1850-1902), qui devient traducteur parlementaire vers 1888-1889 sans séjourner à Ottawa autrement que de façon épisodique¹⁰. S'il est venu à Ottawa, ce

¹⁰ Des paiements pour services rendus au Parlement fédéral sont notés, entre autres, dans les *Documents de la session* pour 1890 et 1891, mais ils

serait après la publication d'une nouvelle datée de Sherbrooke, « Le diable au bal » (1886), dans les *Nouvelles Soirées canadiennes* en janvier-février 1886. Toutefois, rien ne permet de dater ou de situer l'origine des deux nouvelles fantastiques « Jean le maudit ou le revenant sous la glace » (1999 [s.d.]) et « Nésime le tueur » (1999 [s.d.]). Dans la première des deux nouvelles, le personnage de Jean le maudit travaille l'hiver « dans un chantier de coupe du bois » (p.274), sans autre précision sur l'emplacement de celui-ci. Dans la seconde nouvelle, le cadre est plus nettement fixé :

C'était dans un des nombreux chantiers semés dans la forêt qui, sur un parcours de plus de cent milles, bordait la rivière Ottawa, à une époque mal déterminée, mais à laquelle les hivers n'avaient pas encore cessé, au Canada, d'être dignes de leur antique réputation de rigueur solidement établie par des siècles de cruelle froidure. (p. 345)

Dans la mesure où de Haerne arrive au Canada en 1883 et publie en 1886 un texte qui est une simple variante de l'histoire de Rose Latulipe, il semble improbable qu'il ait pu acquérir autant d'aisance dans le maniement de la couleur locale avant 1886. Si de Hærne avait connu les chantiers de l'Outaouais à l'occasion de séjours à Ottawa, cela ferait de la seconde nouvelle un texte complètement franco-ontarien, mais sans autre certitude et sans savoir s'il faut nécessairement le dater d'avant 1890 comme le suppose Claude Janelle.

La situation est plus simple dans le cas de Régis Roy. Celui-ci a vu le jour à Ottawa en 1864; il y est mort en 1944 et il y a fait carrière, employé par les ministères de l'Agriculture et de la Marine. Le 23 décembre 1893, il signe dans *Le Monde*

n'indiquent pas si le récipiendaire vit à Ottawa. En revanche, le recensement de 1891 trouve Armand de Haerne à Stoke, au Québec.

illustré un petit conte, « Les cloches de Noël » (1893), où un amateur de lecture qui délaïsse la messe de minuit pour un bon roman est affligé de surdité en guise de punition divine (Janelle, 1999, p. 175-176).

L'émergence de la science-fiction

Si les écrivains franco-ontariens pratiquent peu au XIX^e siècle ce qu'on appellera plus tard la science-fiction, ils lisent tout de même les classiques du genre à leur époque. Par exemple, Charles Savary n'hésite pas à prendre Jules Verne comme référence en souhaitant qu'un texte soit réécrit à sa manière, mais en profitant des toutes dernières découvertes de la science (1890).

Le père de Jules Tremblay est aussi un homme de lettres; Rémi Tremblay (1847-1926) s'était installé à Ottawa dès 1880 avant de perdre sa place pour s'être opposé à l'exécution de Louis Riel. En 1896, l'élection des Libéraux de Laurier lui obtient un retour en grâce et un nouveau poste de traducteur et d'assistant-bibliothécaire au Parlement d'Ottawa jusqu'à sa retraite en 1922. Dans *Un revenant : épisode de la Guerre de Sécession aux États-Unis* (1884), Rémi Tremblay décrit le tour joué à un personnage par d'autres, ceux-ci se servant des ressources de la fantasmagorie contemporaine pour faire croire à des manifestations surnaturelles (1884, p. 173-187, 192-209). La technique crée l'illusion de phénomènes fantastiques, mais comme il s'agit de techniques réalistes, le roman ne verse pas dans la science-fiction telle que nous la définissons aujourd'hui, pas plus qu'il ne verse dans le fantastique puisque les spectres

et diabolotins ne sont que des chimères. Néanmoins, cette utilisation d'un art « peu connu même des personnes instruites » (1884, p. 175) pour obtenir des effets inusités rappelle l'utilisation, aux mêmes fins, de techniques imaginaires dans la science-fiction. Dans la même veine, Benjamin Sulte (1841-1923) vit à Ottawa quand il signe la nouvelle « La trompette effrayante », où il dépeint l'effet du sifflement d'un bateau à vapeur sur un village reculé qui n'a jamais entendu pareil son et qui le prend pour la trompette du jugement dernier (1876).

Dans son recueil de poésie *Vers l'idéal* (1912), Rémi Tremblay a inclus des poèmes conjecturaux signés en 1895 durant son séjour à Worcester, au Massachusetts : « Si les hommes étaient des femmes », « Si les femmes étaient des hommes » et « Si les bas-bleus faisaient nos lois ». Il frise aussi la science-fiction dans le poème « Devant l'immensité », où il tombe en extase face au firmament :

Le ciel reste toujours l'abîme des abîmes :
Abîme où se repait [*sic*] la contemplation,
Abîme de grandeur et de profonds mystères,
Abîme où l'on pressent l'agglomération
De mondes inconnus et d'invisibles sphères. (1912, p. 26)

Si l'esprit de ces écrits se rapproche du *sense of wonder* de la science-fiction, d'autres auteurs sont plus franchement inspirés par les textes conjecturaux de l'époque. En 1900, Sylva Clapin (1853-1928) s'installe à Ottawa où, comme Chapman deux ans plus tôt, il ouvre une librairie. Comme Chapman, il devient traducteur au Parlement en 1902, mais à la Chambre des communes. Au fil des ans, il signe plusieurs nouvelles. Quelques-unes relèvent du fantastique le plus classique, dans la plus pure tradition du conte de Noël, dont « La savane » (1911),

où le saint patron des cordonniers récompense un cordonnier charitable, et « Rikiki » (1916), où le prince des Lutins du Richelieu accorde trois souhaits à un fermier. Dans un genre particulier, celui de l'histoire secrète (variante de l'uchronie), Clapin signe en 1918 « La grande aventure du sieur de Savoisy » (1918), qui raconte la découverte de l'Amérique par des Français en 1444, donc bien avant Christophe Colomb. Mais le sieur de Savoisy ne rentre jamais en France, échouant sur l'île de Sable, dont Taché avait déjà commencé à raconter l'épopée. Mieux encore, Clapin signe même un authentique texte de science-fiction, sans doute le premier de l'Ontario francophone, « Le roi de l'or » (1911), qui se projette en 1960 mais qui a deux défauts, celui d'être franchement antisémite et celui d'être inspiré par une nouvelle antérieure, parue en France vers 1900, « Le déluge de l'or ». L'élément science-fictionnel le plus canadien — le réchauffement du climat québécois par l'endiguement du détroit de Belle-Isle, voire de la baie d'Hudson —, sera repris par une série de textes d'anticipation parus entre 1911 et 1944 au Canada francophone (Trudel, 2008, p. 159-163).

En 1891, Emma-Adèle Bourgeois (1870-1935) s'établit à Ottawa avec son mari Alide Lacerte¹¹. Elle rend hommage à ses lectures de jeunesse en signant une suite de *L'Île mystérieuse* (1870) de Jules Verne, *Némoville* (1917). Il s'agit sans doute du premier roman de science-fiction franco-ontarien, mais qui sera accueilli avec réserve par la critique québécoise (Trudel, 2005, p. 118-119). Bourgeois-Lacerte continue d'ailleurs à creuser le filon vernien, signant « L'évadé de Minoussinsk » en 1925, qui

¹¹ Elle est née à Saint-Hyacinthe, mais elle a étudié à Trois-Rivières, où elle a pu croiser le poète de Yamachiche, Nérée Beauchemin, qui a probablement dédié au couple le poème « Épithalame » en l'honneur de leur mariage, poème que l'on trouve dans son recueil *Les Floraisons matutinales* (1897).

selon Rendace (2005, p. 138-139) prolonge plus ou moins *Michel Strogoff* de Jules Verne ([1880] 1967).

Du point de vue de la science-fiction, le hiatus est grand entre le roman de Bourgeois-Lacerte, qui décrit une ville sous-marine mobile constituée d'un assemblage de répliques du *Nautilus*, et le texte suivant dans ce genre, en 1962. Dans l'intervalle, il suffit de mentionner le roman *La Croche* (1953) d'Arthur Saint-Pierre, sociologue né à Walkerville en Ontario, qui offre une vision plus terre-à-terre, voire ethnologique, des cultivateurs canadiens-français que le *Jean Rivard* d'Antoine Gérin-Lajoie. Sinon, la nouvelle fantastique et le conte merveilleux traditionnel du Canada français triomphent dans les publications de Bourgeois-Lacerte, de Marius Barbeau (1883-1969), de Marie-Rose Turcot (1887-1977), de Claude Aubry (1914-1984), de Carmen Roy (1919-2006) et de Jocelyne Villeneuve (1941-1998). Une démarche ethnographique préside à la compilation de plusieurs de leurs ouvrages. Dans une veine plus strictement ontarienne, Germain Lemieux (1914-2008) a recensé de nombreuses légendes du terroir dans *Les Vieux m'ont conté* (1973-1991) et ses autres publications.

Ottawa continue à attirer des francophones au cours du XX^e siècle. *Le Scalpel ininterrompu* (1962) de Ronald Després (né en 1935 au Nouveau-Brunswick) est un roman atypique par un auteur d'origine acadienne qui travaille à cette époque comme traducteur au gouvernement fédéral. Le récit, porté par l'inventivité pure du verbe, témoigne d'un tournant de plus en plus affirmé dans les lettres canadiennes-françaises, mais sa violence et sa mise en place d'un univers surréaliste tranchent sur les tentatives antérieures, nettement plus timides. En une époque indéterminée, le protagoniste du roman met en œuvre

une fin du monde par le biais de la dissection en série de l'humanité, abordant un thème classique de la science-fiction d'une manière fort originale.

Robert Lalonde (né en 1936 à Sudbury, Ontario) semble avoir quitté l'Ontario dès 1960, mais les contes traditionnels amérindiens et canadiens-français qu'il publie dans *Les Contes du portage* (1973) et *Contes de La Lièvre* (1974) proviennent du nord de l'Ontario et du Québec, témoignant de son attachement à sa province d'origine. En 1966, il exploite le format du conte pour rédiger une allégorie clairement affichée par le titre même, *Ailleurs est en ce monde* (1966) (voir Vachon, 1967, p. 443). Lalonde dénonce l'existence régie par les horloges dans « Nerfville », où la peur nucléaire prend la forme d'un « gros champignon qui dévore tout, peut-être même les hommes, les femmes et les enfants » (1967, p. 12). Comme chez Després, la fantaisie cache un désarroi certain face à l'état du monde. Au cynisme de Després répond la fausse naïveté de Lalonde, qui substitue au Pinocchio de Collodi un « Pinouquet » (1967, p. 36) qui cherche jusqu'à Calmecité le moyen de vaincre le « gros champignon » (1967, p. 41). Dans ce monde fantaisiste, il y a des sauterelles qui parlent et « des courses en fusée aux planètes » (1967, p. 86-87), mais aussi des politiciens contemporains à peine déguisés et la disparition du gros champignon qu'on retrouve ensuite « par toute la terre, transformé en mille particules d'atomes qui servent à donner de la lumière et de la chaleur à tous les humains » (1967, p. 134-135). Le plaidoyer pour le nucléaire civil est inattendu, mais Després et Lalonde renouent ainsi avec les écrits engagés de Gérin-Lajoie, de Bouchette et de Jules Tremblay.

L'allégorie est moins claire, mais non moins évidente dans le roman *Dodécaèdre ou Les Eaux sans terre* (1977) de René Champagne (né en 1927), identifié comme auteur franco-ontarien par Dionne (1993, p. 385). L'auteur imagine un village fabuleux, appelé Gloripolis, qui vivait autrefois à l'écart du monde : « Rien ne pouvait changer et ne devait changer, croyait-on, au pays de la source gloripolitaine. » (1977, p. 28) Quand les villageois se rendent compte que tout n'était point digne de mépris chez les étrangers, la crise éclate entre le parti des amis du passé, qui inscrivent *Je me souviens* « sur le fronton de leurs résidences », et le parti des futurophiles, qui crient « Vive le futur! » (1977, p. 31 et 36) Afin de se moderniser, Gloripolis voit débarquer des spécialistes en tous genres : « anthropologues, économistes, politicologues, sociologues, urbanistes, ingénieurs » (1977, p. 51). Une administration technocratique se met en place, vantée sur les ondes de Radio-Gloripolis, et un immense fichier central recueille des renseignements sur tous les Gloripolitains, car les technocrates « veulent savoir de chaque citoyen et de chaque citoyenne tout ce que doit savoir une administration soucieuse d'unité et de stabilité, son métier, ses heures de travail, ses loisirs, les biens dont il dispose, etc. » (1977, p. 59). Les touristes affluent pour découvrir la ville transformée et Gloripolis est heureuse de se sentir admirée : « Quelle joie pour elle que la caresse des regards, la caresse sur son épiderme de tant de regards la regardant! » (1977, p. 59) Mais la gloire est fugace et Gloripolis doit apprendre à renouer avec la durée.

Champagne prend ainsi à contrepied le rêve d'instruction de Bouchette en mettant en doute la valeur de l'objectif d'entrer en compétition avec les meilleurs. Dans la mesure où *Dodécaèdre* vise surtout Montréal et le Québec, c'est une boucle

qui est bouclée; les auteurs franco-ontariens postérieurs s'inquièteront peu du devenir de la province voisine, dont ils se sentent moins solidaires qu'au temps du Canada français, qui faisait fi des frontières.

L'ère des universitaires

Comme Dionne l'a relevé, la littérature franco-ontarienne se transforme dans la seconde moitié du XX^e siècle. Elle n'est plus le fait de fonctionnaires fédéraux et de traducteurs parlementaires : le nouveau foyer de la création littéraire en Ontario se trouve dans les universités bilingues de la province, à Ottawa et Sudbury. Une nouvelle génération d'auteurs a obtenu ses diplômes à l'université ou forgé des liens avec les milieux universitaires, eux-mêmes à l'origine de nouvelles maisons d'éditions comme *Prise de parole* ou *Le Nordir*.

Ce sont aussi les professeurs qui ont mis la main à la pâte. Pierre Léon (né à Ligré, France, en 1926) a été professeur de linguistique à l'Université de Toronto. Il a signé un roman pour jeunes, *Les Voleurs d'étoiles de Saint-Arbrousse-Poil* (1983), dont la fantaisie débridée (mais savante) s'affranchit de toute leçon moralisatrice. Les personnages croisent des Martiens qui disposent de « tout le confort ultra-moderne depuis le grille-pain solaire jusqu'au peigne automatique » et ils empruntent les trois derniers étages de la tour CN de Toronto pour les ajouter à leur fusée, mais les gadgets de la science-fiction ne sont que des prétextes qui servent à moderniser un peu les contes d'autrefois (Léon, 1983, p. 46-47, 57). Alexandre Amprimoz (né à Rome en 1948) et professeur à l'Université Brock de Saint-

Catharines a publié plus d'une fois dans la revue de science-fiction *imagine...*, de même que Vittorio Frigerio (né à Mendrisio, en Suisse, en 1958) du temps où il complétait ses études à l'Université de Toronto. Plus récemment, Sylvie Bérard (née à Montréal en 1965) s'est installée à Peterborough, où elle enseigne à l'Université Trent ; elle a signé *Terre des Autres* (2004) ainsi que *La Saga d'Illyge* (2011), deux romans de science-fiction affirmée.

Originaire du Burundi, Melchior Mbonimpa (né en 1955) est professeur au département des sciences religieuses de l'Université de Sudbury. Son roman *Le Totem des Baranda* (2001) met en scène une histoire légèrement allégorique du Rwanda qui se termine sur une anticipation relativement schématique, mais affirmée. Dans la mesure où il profite d'un regard d'expatrié que la distance rend plus libre de se prononcer, il s'inscrit dans la lignée de ces auteurs qui ont trouvé en Ontario francophone un cadre plus propice à l'utilisation de la science-fiction pour livrer un point de vue sur une réalité qu'ils ont connue. La conclusion du *Totem des Baranda* n'est pas une utopie comme *Jean Rivard* ou *Robert Lozé*, mais il est aisé d'y voir un rêve de paix pour une région du monde qui a beaucoup souffert au XX^e siècle.

Sur le plan littéraire, le plus connu de ces professeurs franco-ontariens est sans doute Gérard Bessette (1920-2005), longtemps professeur à Queen's University et auteur d'un roman inclassable, *Les Anthropoïdes* (1977), dont les personnages appartiennent à une horde d'hominidés qui vivent dans un passé reculé mal circonscrit. En apparence, il s'agit d'un roman préhistorique dans la lignée de *La Guerre du feu* ([1911] 1982) de J.-H. Rosny aîné, que Bessette se souvient d'avoir lu à

l'âge de huit ans, mais le sujet n'est plus la découverte du feu, mais bien l'invention du langage afin de transcender l'état de nature. À cette fin, Bessette fait parler son narrateur dans une langue profondément retravaillée qui abonde en néologismes. Le roman est inspiré en partie par les théories freudiennes, en partie par *The Naked Ape* ([1967] 1968) de Desmond Morris et en partie par *2001: A Space Odyssey* (1968), mais l'imagination pure l'emporte nettement sur toute vulgarisation paléontologique (voir Bessette, 1979, p. 112-120; Whitfield, 1982, p. 212-224; Paterson, 1982; Robidoux, 1987, p. 180-188; L'Écuyer, 2007, p. 331-343).

À la difficile acquisition d'une langue propre se superpose la quête des origines, finalement identifiées à un territoire nordique, sur les rives fécondes d'un fleuve géant et « kébékouâ ». Né au Québec, Bessette avouait vivre en « exil » à Kingston et s'associer à une collectivité dont il était « géographiquement séparé » (Robidoux, 1987, p. 120-124). Contrairement à d'autres auteurs de passage en Ontario, la distance physique ne s'est pas transformée pour lui en un éloignement libérateur, peut-être parce que son ambition littéraire d'exprimer une identité nationale était nécessairement subordonnée à la reconnaissance par l'institution québécoise (L'Écuyer, 2007, p. 382). De fait, entre l'apprentissage difficile de la parole et le sentiment d'aliénation par rapport aux sources de l'être, *Les Anthropoïdes* incarne à la perfection une certaine conception du Québec comme entité nationale qui a du mal à se dire et ne se sent pas entièrement chez elle en terre américaine. En même temps, le roman constitue l'aveu d'impuissance définitif des auteurs franco-ontariens qui, depuis Gérin-Lajoie, avaient espéré se faire entendre de leurs concitoyens québécois.

La science-fiction moderne

Pour les écrivains actuels de science-fiction, les passages par l'Ontario prêtent moins à conséquence puisqu'ils œuvrent souvent dans un cadre qui s'est défini en marge de l'institution littéraire québécoise. Depuis 1974, des structures parallèles ont été créées afin de ne pas dépendre de celle-ci : des prix, des éditeurs et des revues, dont *Requiem/Solaris*, fondée en 1974, et *imagine...* (1979-1998). Quand des auteurs comme Guy Sirois (né en 1951 au Québec) habitent quelques années dans la région d'Ottawa-Gatineau, de part et d'autre de la rivière des Outaouais, leurs textes peuvent s'intégrer à la production franco-ontarienne. Dans le cas de Sirois, plusieurs nouvelles écrites en collaboration avec Jean Dion (sous le nom de Michel Martin), comme « Geisha Blues » (1988), datent de ce séjour.

En même temps, les écrivains franco-ontariens conservent également une distance suffisante par rapport aux instances québécoises pour ne pas rougir de toucher à l'occasion au fantastique ou à la science-fiction, comme l'ont fait, durant les années 1980, plusieurs nouvellistes franco-ontariens, dont Marguerite Andersen, Margaret Michèle Cook, Michel Dallaire, Pierre Paul Karch et Paul-François Sylvestre (voir Trudel, 1993). La revue québécoise de science-fiction *imagine...* se montre particulièrement ouverte, publiant durant cette décennie les premiers textes dans le genre des auteurs franco-ontariens Gilles Dignard, Gilles Lepage, Daniel Marchildon et Jean-Louis Trudel.

Depuis 1974, la science-fiction franco-ontarienne s'est enrichie de romans majeurs. Outre *Les Anthropoïdes*, il faut citer *L'Enfant du cinquième nord* (1982) de Pierre Billon (né à

Genève en 1937), dont l'intrigue se passe en partie à Ottawa, tout comme *Les Visiteurs du pôle Nord* (1987) de Jean-François Somcynsky (alias Somain, né à Paris en 1943). Après avoir passé une partie de sa jeunesse à Buenos Aires, Somcynsky a étudié à l'Université d'Ottawa avant de faire carrière dans le corps diplomatique. Au fil des ans, il a habité des deux bords de la rivière des Outaouais, mais aussi à l'étranger, au gré de ses affectations. Sa production imposante relève, selon les cas, de la science-fiction, du fantastique et du roman réaliste. Au fil des livres, il a exploité la plupart des thématiques de la science-fiction — exploration planétaire, contact avec des extraterrestres, naufragés spatiaux, sociétés futures, catastrophes mondiales, uchronies — en illustrant souvent l'apprentissage de la difficile combinaison de la liberté, de la responsabilité et de la sensualité par des personnages placés dans des contextes ou des situations difficiles. Il n'a pas dédaigné les décors ontariens, tout en situant ses romans dans tous les pays du monde et, en sus, quelques lieux extraterrestres.

Quant à Billon, il a séjourné à Ottawa comme chercheur employé par le gouvernement fédéral. En 1990, il signe *L'Ultime Alliance* (1990), qui s'inspire de la mythologie des Inuit pour imaginer la possibilité d'une nouvelle alliance entre l'humanité et une biosphère meurtrie. C'est le sort de la planète à l'heure des pollutions et de la surpopulation qui est en jeu. Comme Somcynsky, Billon est un électron libre qui ne cherche pas à s'inscrire dans une tradition spécifique et qui montre encore moins d'intérêt pour le milieu canadien de la science-fiction et du fantastique. Après son déménagement au Québec, il n'a renoué avec l'imaginaire qu'en 2008, avec le roman *Dans le secret des dieux* (2008).

Le cadre franchement surréaliste du roman *La Prison rose bonbon* (1991) de Raymond Quatorze (né en 1956) exclut toute référence ontarienne. Portée par la violence de ses images, la narration s'inscrit quelque part entre Lautréamont et Vian. *La Prison rose bonbon* finit par trancher en faveur du fantastique todorovien malgré une longue citation en exergue de Jacques Sternberg, qui aurait permis d'espérer plus. Tout le récit est présenté comme l'affabulation d'un fou furieux enfermé dans un asile, qui finit par se suicider. Mais il reste un doute qui habite le directeur de l'asile et qui entretient un certain balancement du lecteur.

Ces dernières vingt années, l'essentiel de la production franco-ontarienne a été le fait d'auteurs associés au milieu québécois de la science-fiction et du fantastique, ce qui correspond à une forme de professionnalisation et de normalisation de leur écriture dans ces genres. Outre Jean-Louis Trudel (né à Toronto en 1967), qui a vécu à Ottawa et Toronto jusqu'en 1996, Michèle Laframboise s'est établie à Mississauga vers 2004. Même en ne retenant que les ouvrages qu'ils ont signés sur place en Ontario, le total représente dix-neuf livres pour jeunes et pour adultes ainsi que plusieurs dizaines de nouvelles, dont le premier roman canadien paru dans la légendaire collection « Anticipation » du Fleuve Noir en France, *Pour des soleils froids* (1994) de Trudel. Leurs deux œuvres privilégient l'aventure spatiale, de manière plus exclusive chez Laframboise que chez Trudel, bien que tous deux aient également touché à l'anticipation politique. En fait, l'abondante production de Trudel lui a permis de faire le tour des thèmes de la science-fiction, du cyberpunk et des simulacres dickiens à l'uchronie et à la fin du monde, en passant par les robots et les voyages dans le temps. D'autres auteurs natifs de l'Ontario ont signé des nouvelles de science-fiction récentes dans les

publications spécialisées du milieu québécois, en particulier Marc-André Ferguson et Caroline Lacroix, mais ils avaient déjà quitté l'Ontario au moment d'entamer des études postsecondaires et de se mettre à écrire. Ils représentent en quelque sorte une cohorte d'auteurs nés en Ontario qui ont étudié et fait leur vie au Québec, de sorte que les textes de science-fiction de Lise Careau ou de Karine Glorieux, tout comme les productions fantastiques d'André Hotte, de François Jobin, de Jacques Plante ou d'Anne Richer témoignent surtout du contexte créatif québécois.

En revanche, un des grands dramaturges franco-ontariens, Michel Ouellette, a signé *Le Testament du couturier* (2002), qui n'est pas seulement une expérience théâtrale originale, l'auteur ayant amputé chaque dialogue d'une moitié des répliques, mais aussi un récit projeté dans un futur proche dominé une hantise de la maladie. Dans ce monde où la banlieue s'est coupée de la cité, la vengeance d'une victime de la paranoïa des banlieusards fait appel à sa maîtrise de l'informatique, ce qui rattache la pièce au cyberpunk.

Dans la catégorie du fantastique, les incursions restent ponctuelles. Des auteurs établis du milieu littéraire franco-ontarien ont signé une poignée de textes qui en relèvent. Outre la nouvelle « Les premiers hommes » (2005) d'Aurélié Resch et les textes de Françoise Lepage dans *Soudain l'étrangeté* (2010), il convient de citer les romans fantastiques de Maurice Henrie. Si *Une ville lointaine* (2001) de celui-ci représente un coup d'essai qui ne transcende guère l'allégorie, *Le Chuchotement des étoiles* (2007) propose un univers étonnamment original, qui agrmente d'une réelle fantaisie un récit nettement plus sombre.

Quant à la fantasy, elle est très peu représentée, à moins de compter les romans pour jeunes signés par Yves Meynard et par Jean-Louis Trudel sous le nom de Laurent McAllister. En 1985, la jeune Isabelle de Courville Nicol d'Ottawa, fille de l'homme d'affaires Jacques de Courville Nicol, remporte un concours avec un texte à la limite du merveilleux et de la fantasy, « Un amour de mer » (1985). Pareillement, Luc Ainsley signe, durant ses études littéraires à l'Université d'Ottawa, une nouvelle (1988) qui est un peu le pendant de son roman *Kadel* (1986), rédigé quand il vivait encore au Saguenay.

Depuis le début, l'Ontario est une terre de passage — et de passages — pour les auteurs de science-fiction et de fantastique. Pour cette raison, sans doute, la province est presque entièrement absente des textes de science-fiction, sauf lorsqu'il s'agit de mettre en scène Ottawa comme capitale dans un futur proche. Souvent enclins à se retourner vers leur terre d'origine ou à s'évader vers d'autres cieux, marqués par une expérience commune de la transition et du transitoire, les écrivains de science-fiction franco-ontariens connaissent le prix du changement, mais ils comprennent aussi ses attraits. Le départ n'est pas seulement possible; il est parfois nécessaire.

En 1988, Claude Janelle avait décrété qu'on attendait toujours « la révélation d'une œuvre forte et importante qui annoncerait l'émergence de ces genres dans la littérature francophone d'Ontario » (1988, p.316). Cette attente est terminée : on attend désormais que la critique s'en rende compte.

Bibliographie

- AUBERT DE GASPÉ fils, Philippe. ([1837] 1968), *Le Chercheur de trésors (ou L'influence d'un livre)*, Montréal, L'Étincelle.
- BESSETTE, Gérard. (1979), *Mes romans et moi*, Montréal, Cahiers du Québec / Hurtubise HMH.
- CLARKE, Arthur C. et Stanley KUBRICK. (1968), *2001: A Space Odyssey*, New York, New American Library.
- DIONNE, René. (1993), « La littérature franco-ontarienne : esquisse historique (1610-1987) », dans Cornélius JAENEN (dir.), *Les Franco-Ontariens*, Ottawa, PUO, p. 341-417.
- HAMM, Jean-Jacques (dir.). (1982), *Lectures de Gérard Bessette*, Montréal, Québec/Amérique.
- JANELLE, Claude. (1988) « Sylvestre, Paul-François », dans Claude JANELLE et Jean PETTIGREW (dir.), *L'Année de la science-fiction et du fantastique québécois 1987*, Beauport, Le Passeur, p. 316.
- . (1999), *Le XIX^e siècle fantastique en Amérique française*, Lévis, Alire.

- . (2011), *Le DALIAF: Dictionnaire des auteurs des littératures de l'imaginaire en Amérique française*, Lévis, Alire.
- L'ÉCUYER, Jean-Louis. (2007) *La Mort d'Omer Marin, anthropoïde*, Montréal, Québec Amérique.
- LEMIRE, Maurice. (2003), *Le Mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, Québec, Nota bene.
- MAJOR, Robert. (1991), *Jean Rivard ou l'art de réussir*, Sainte-Foy, PUL.
- MORRIS, Desmond. ([1967] 1968), *Le Singe nu*, Paris, Grasset.
- PATERSON, Janet (1983), « *Les Anthroïdes ou la parole abymée* », dans J.-J. HAMM (dir.), *op. cit.*, p. 227-235.
- ROBIDOUX, Réjean. (1987), *La Création de Gérard Bessette*, Montréal, Québec/Amérique.
- NADEAU, Jean-Guy. (1990), « Taché, Joseph-Charles », dans Francess G. HALPENNY et Jean HAMELIN (dir.), *Dictionnaire biographique du Canada*, Sainte-Foy, PUL, p. 1103-1106.
- RENDACE, Mario. (2001), *Dissection par un résurrectionniste du XIX^e siècle fantastique en Amérique française*, Montréal, Le Résurrectionniste.
- . (2005), « Les "Voyages extraordinaires" et les œuvres dramatiques canadiennes-françaises », dans M. RENDACE (dir.), *Les Enfants du capitaine Verne. Tome 1. Hier*, Montréal, Colporteur.

- ROSNY aîné, J.-H. ([1911] 1982), *La Guerre du feu*, Paris, Gallimard.
- TRUDEL, Jean-Louis. (1993), « Une exploration cyberspatiale », *Liaison*, n° 73, p. 18-20.
- . (2005), « Les Enfants de Jules Verne au Canada : la génération étouffée », *Solaris*, n° 156, p. 103-133.
- . (2008), « Québec, 1900 : la réinvention imaginaire », *Solaris*, n° 167, p. 143-176.
- VACHON, G.-André. (1967), « Robert Lalonde, *Ailleurs est en ce monde* », *Études françaises*, vol. 3, n° 4, p. 443
- VERNE, Jules. (1870), *L'Île mystérieuse*, Paris, Hetzel.
- . ([1880] 1967), *Michel Strogoff*, Paris, Hachette.
- WHITFIELD, Agnès. (1982), « *Les Anthroïdes* : l'épreuve de la parole ou l'enjeu de la transgression », dans Jean-Jacques HAMM (dir.), *Lectures de Gérard Bessette, op. cit.*, p. 211-225.

Bibliographie de la science-fiction et du fantastique franco-ontariens représentative mais non exhaustive

- AINSLEY, Luc. (1988), « Pégariel le Fou », *L'Apropos*, vol. 6, n° 1, p. 83-95.
- AMPRIMOZ, Alexandre L. (1979-1980), « Le Meurtre d'une idée », *imagine...*, n° 2, p. 47-59.
- . (1980), « Vouloir être insecte », *imagine...*, n° 3, p. 40-48.
- . (1980), « Le grand départ », *imagine...*, n° 6, p. 8-17.

- . (1981), « Contre le nord, contre les Canodoïdes », *imagine...*, n° 10, p. 127-144.
- AUBRY, Claude. (1968), *Le Violon magique et autres légendes du Canada français*, [Ottawa], Deux Rives.
- BARBEAU, Marius. (1953), *Les Contes du grand-père sept-heures*, Montréal, Chantecler.
- BÉRARD, Sylvie. (2004), *Terre des Autres*, Lévis, Alire.
- . (2011), *La Saga d'Illyge*, Lévis, Alire.
- BESSETTE, Gérard. (1977), *Les Anthropoïdes, roman d'aventure(s)*, [Montréal], La Presse.
- BILLON, Pierre. (1982), *L'Enfant du cinquième nord (Mamatowee awashis)*, Montréal, Québec Amérique.
- . (1990), *L'Ultime Alliance*, Paris, Seuil.
- BOILY, Carol. (1988), *L'Odyssée sur Terre*, [Montréal], Phidal.
- BOUCHETTE, [Robert-]Errol. (1903), *Robert Lozé*, Montréal, A. P. Pigeon.
- BOURGEOIS-LACERTE, Emma-Adèle. (1917), *Némoville*, Ottawa, Beauregard.
- . (1935). *Aux douze coups de minuit*, Montréal, Beauchemin.
- CAREAU, Lise. (1985), « Le cheval d'albâtre », *L'Apropos*, vol. 3, n° 1, p. 108-113.
- CHAMPAGNE, René. (1977), *Dodécaèdre ou Les Eaux sans terre*, Montréal, Bellarmin.

- CLAPIN, Sylva. (1911), « Le Roi de l'or », *La Patrie*, vol. XXXIII, n° 249 (16 décembre), p. 13 et 15.
- . (1911), « La Savane », *La Patrie*, vol. XXXIII, n° 249 (16 décembre), p. 17.
- . (1916), « Rikiki », *L'Almanach du peuple*, vol. 47, Montréal, Beauchemin, p. 371-381.
- . (1918). « La Grande Aventure du sieur de Savoisy », *Le Petit Canadien*, vol. XV, n° 2 (février), p. 44-46.
- COOK, Margaret Michèle. (1988), « L'Art des ponts de traversée », *L'Apropos*, vol. 6, n° 1, p. 60-64.
- CORBEIL, Pierre. (1986), « L'Arme absolue », *imagine...*, n° 35, p. 35-43.
- . (1988), « Vive l'empereur ! », *imagine...*, n° 43, p. 59-65.
- . (1991), « La Concession », *imagine...*, n° 55-58, p. 93-119, 105-123, 41-74, 91-119.
- DE COURVILLE NICOL, Isabelle. (1985), « Un amour de mer », *L'Apropos*, vol. 3, n° 1, p. 189-192.
- DALLAIRE, Michel. (1989), « Dans ma grande maison folle », *Liaison*, n° 50, p. 22-25.
- DECELLES, Alfred Duclos. (1908), « Douze ou treize », *L'Almanach du peuple*, Montréal, Beauchemin.
- DESPRÉS, Ronald. (1962), *Le Scalpel ininterrompu : Journal du docteur Jan von Fries*, Montréal, À la page.
- DIGNARD, Gilles. (1982), « DX alias DX^{38} (2×10^{27}) », *imagine...*, n° 12, p. 23-35.

- DUMITRIU VAN SAANEN, Christine. (1985), *Renaissance*, Sherbrooke, Naaman.
- DUVAL, Clermont. (2008), *L'Être humain cesse d'être humain*, Mattawa, Roman-Cinéma / Art éditions.
- ESCALMEL, François. (1989), « Lorimask inc. », *Solaris*, n° 86, p. 9-12.
- FERGUSON, Marc-André. (1996), « Gène », dans Hugues Morin (dir.), *Pot-pourri*, Roberval, Ashem Fictions, p. 26-27.
- . (1997), « La Cité d'un futur proche », *Proxima*, n° 2-3, p. 62-64.
- . (1998), « Était-ce vraiment de l'eau? », dans Hugues Morin (dir.), *Roberval fantastique*, Ashem Fictions, p. 24-25.
- FRIGERIO, Vittorio. (1986), « Au bout de la rue », *imagine...*, n° 37, p. 17-24.
- . (1987), « Arbeit macht frei », *imagine...*, n° 41, p. 41-55.
- . (1989), « Le Citoyen du monde », *Solaris*, n° 88, p. 5-10.
- . (1989), « Douceurs d'ailleurs », dans *Les Enfants d'Énéides*, Bruxelles, Phénix, p. 207-224.
- . (1990), « Des brebis et des hommes », dans Jean-Marc Gouanvic (dir.), *Demain l'avenir*, Montréal, Logiques, p. 31-47.
- . (1990-1991), « Les Dernières Heures », *imagine...*, n° 48-52, p. 85-105, 67-83, 65-89, 85-100.

- . (1994), « Les années d'oubli », *imagine... (Décollages)*, p. 104-108.
- . (1996), « Bis », *Solaris*, n° 118, p. 23-30.
- GAUVREAU, Charles A. (1923), « Le Scapulaire de la morte », *L'Événement*, vol. XX, n° 251, 31 mars 1887, p. 2; rep. dans *Au bord du Saint-Laurent*, Rivière-du-Loup, Saint-Laurent.
- GAY, Raymond. (1999), *Le Désillusionniste*, Saint-Jean-sur-Richelieu, Archimède.
- GÉRIN-LAJOIE, Antoine. ([1862] 1874), « Jean Rivard, le défricheur canadien », *Les Soirées canadiennes*, vol. II, p. 65-319; rep. *Jean Rivard, le défricheur; récit de la vie réelle*, Montréal, J.-B. Rolland & fils.
- . ([1864] 1876), « Jean Rivard, économiste », *Le Foyer canadien*, vol. II, p. 15-371; rep. *Jean Rivard, économiste : pour faire suite à Jean Rivard, le défricheur*, Montréal, J.-B. Rolland & fils.
- GIRARD, Rodolphe. (1916), « La Maison maudite », dans *Almanach Rolland agricole, commercial et des familles*, Montréal, J.-B. Rolland et fils, p. 111-124.
- GLORIEUX, Karine. (2007), *Myriam Fontaine Québec 2035*, Montréal, Caractère.
- GROSMAIRE, Jean-Louis. (1988), *Un clown en hiver*, Ottawa, Vermillon.
- HAERNE, Armand de. (1886), « Le Diable au bal », *Nouvelles Soirées canadiennes*, vol. V, n° 1-2, p. 3-9.

- . ([s.d.] 1999), « Jean le maudit ou le Revenant sous la glace », repris dans C. JANELLE, *op. cit. supra*, p. 259-279.
- . ([s.d.] 1999), « Nésime le tueur », repris dans C. JANELLE, *op. cit. supra*, p. 345-355.
- HENRIE, Maurice. (2001), *Une ville lointaine*, Québec, L'instant même.
- . (2007), *Le Chuchotement des étoiles*, Sudbury, Prise de parole.
- HOTTE, André. (2003), « Pendant toutes ces années », *Solaris*, n° 146, p. 69-74.
- JOBIN, François. (1980), « L'Hirondelle », *Solaris*, n° 33, p. 6-7.
- . (1992), *Max ou Le Sens de la vie*, Montréal, Québec Amérique.
- . (1996), *La Deuxième Vie de Louis Thibert*, Montréal, Québec Amérique.
- KARCH, Pierre Paul. (1981), *Nuits blanches*, Sudbury, Prise de parole.
- LACROIX, Caroline. (2004), « À tout jamais », *Brins d'éternité*, n° 3, p. 30-33.
- . (2004), « Lettres à la mer », *Solaris*, n° 149, p. 64-78.
- . (2004), « Jour d'élection », dans *Équinoxe*, Drummondville, Les Six Brumes, p. 161-171.
- . (2006), « Passages », *Brins d'éternité*, n° 13, p. 14-23.
- LAFRAMBOISE, Michèle. (2004), *Les Mémoires de l'Arc*, Montréal, Médiaspaul.

- . (2005), *Le Dragon de l'Alliance*, Montréal, Médiaspaul.
- . (2007), *La Quête de Chaaas*, Montréal, Médiaspaul.
- . (2008), *Les Vents de Tammerlan*, Montréal, Médiaspaul.
- . (2008), *Le Potager d'Ysandre et autres récits*, Ottawa, Centre franco-ontarien de ressources pédagogiques.
- . (2009), *L'Axe de Koudriss*, Montréal, Médiaspaul.
- . (2011), *La Spirale de Lar Jubal*, Montréal, Médiaspaul.
- . (2012), *Le Labyrinthe de Luurdu*, Montréal, Médiaspaul.
- . (2012), *Mica, fille de Transyl*, Gatineau, Vents d'ouest.
- . (2012), *Le Projet Ithurriel*, Ottawa, Éditions David.
- LALONDE, Robert. (1966), *Ailleurs est en ce monde (Conte à l'ère nucléaire)*, Québec, L'Arc.
- . (1973), *Les Contes du portage*, Montréal, Leméac.
- . (1974), *Contes de la Lièvre*, Montréal, L'Aurore.
- LEMIEUX, Germain. (1973-1991), *Les Vieux m'ont conté : contes franco-ontariens*, Montréal, Bellarmin.
- LÉON, Pierre. (1983), *Les Voleurs d'étoiles de Saint-Arbrousse-Poil*, Montréal, Leméac.
- LEPAGE, Françoise. (2010), *Soudain l'étrangeté*, Ottawa, Éditions David.
- LEPAGE, Gilles. (1986), « Soleil de glace », *imagine...*, n° 37, p. 57-64.
- . (1987), « Le Défi », *imagine...*, n° 41, p. 57-62.

- MARCHILDON, Daniel. (1986), « L'Orphelin », *imagine...*, n° 37, p. 47-54.
- . (2012), *Les Guerriers de l'eau*, Ottawa, Vermillon.
- MARTIN, Michel [Jean DION et Guy SIROIS]. (1988), « Geisha Blues », dans Claude JANELLE et Jean PETTIGREW (dir.), *L'Année de la science-fiction et du fantastique québécois 1987*, Beauport, Le Passeur, p. 245-261.
- MBONIMPA, Melchior. (2001), *Le Totem des Baranda*, Sudbury, Prise de parole.
- OUELLETTE, Michel. (2002), *Le Testament du couturier*, Ottawa, Le Nordir.
- PLANTE, Jacques. (1995), *Le Village fantôme*, Laval, HRW.
- QUATORZE, Raymond. (1991), *La Prison rose bonbon*, Sudbury, Prise de parole.
- RESCH, Aurélie. (2005), *Contes de la rivière Severn*, Ottawa, Vermillon.
- RICHER, Anne. (2004), *Éloïse ou L'Été rouge*, Montréal, Trait d'union.
- ROY, Carmen. (1950), *Contes populaires gaspésiens*, Montréal, Fides.
- ROY, Régis. (1893), « Les Cloches de Noël », *Le Monde illustré*, vol. X, n° 503, p. 400-401.
- SAINT-PIERRE, Arthur. (1953), *La Croche*, Montréal, Beauchemin.
- SARANDROI [André Sarazin]. (1997), *Contes d'outre-monde*, Ottawa, Sic.

- SAVOIE, Paul. (1994), *Dead Matter*, Toronto, Crypt.
- SOMAIN, Jean-François. (1989), *Dernier Départ*, Montréal, Pierre Tisseyre.
- (1993), *Le Secret le mieux gardé*, Saint-Laurent, Pierre Tisseyre.
- (1997), *Le Jour de la Lune*, Ottawa, Vermillon.
- (1998), *Les Ailes de lumière*, Saint-Laurent, Pierre Tisseyre.
- SOMCYNKY, Jean-François. (1981), « Histoire d'un voyage inutile », *imagine...*, n° 10, p. 117-126.
- (1982), *La Planète amoureuse*, Longueuil, Le Préambule.
- (1982), « La Desconocida », *imagine...*, n° 14, p. 77-81.
- (1983), « Un détour dans la nuit », *imagine...*, n° 18, p. 25-40.
- (1984), « Un compagnon de jeu », *imagine...*, n° 21, p. 89-94.
- (1986), « Omega 8 est amoureux », *imagine...*, n° 32, p. 83-95.
- (1987), *Les Visiteurs du pôle Nord*, Montréal, Pierre Tisseyre.
- (1988), « Les Rescapés », *imagine...*, n° 43, p. 43-56.
- SYLVESTRE, Paul-François. (1986), « Quelle année internationale? », *Rauque*, n° 5, p. 17-21.

- TACHÉ, Joseph-Charles. (1863), « Forestiers et Voyageurs », *Les Soirées canadiennes*, vol. III, p. 81-88.
- . (1864), « Le Braillard de la montagne », *Les Soirées canadiennes*, vol. IV, p. 97-109.
- . (1885), *Les Sablons (L'Île de Sable) et l'île Saint-Barnabé*, Montréal, Librairie Saint-Joseph (Cadieux & Derome).
- TARDIVEL, Paul-Jules. (1895), *Pour la patrie : roman du XX^e siècle*, Montréal, Cadieux & Derome.
- TREMBLAY, Jules. (1918), *Les Ailes qui montent (Hommage du Nouvel An 1919)*, Ottawa, Beauregard.
- TREMBLAY, Rémi. (1912), *Vers l'idéal*, Ottawa, [s.n.].
- TRUDEL, Jean-Louis. (1984), « Œuvre de paix », *imagine...*, n^o 24, p. 11-17.
- . (1992), « *Remember, the Dead Say* », dans Michael SKEET et Lorna TOOLIS (dir.), *Tesseract⁴*, Victoria, Beach Holme, p. 368-387.
- . (1992), « *Report 323: A Quebecois Infiltration Attempt* », *Solaris*, n^o 101, p. 18-20.
- . 1994), *Aller simple pour Saguenal*, Montréal, Paulines.
- . (1994), *Pour des soleils froids*, Paris, Fleuve Noir.
- . (1994), *Un trésor sur Serendib*, Montréal, Médiaspaul.
- . (1994), *Le Ressuscité de l'Atlantide*, Paris, Fleuve Noir.
- . (1995), *Les Voleurs de mémoire*, Montréal, Médiaspaul.

- . (1995), *Les Rescapés de Serendib*, Montréal, Médiaspaul.
 - . (1995), *Le Prisonnier de Serendib*, Montréal, Médiaspaul.
 - . (1996), *Les Princes de Serendib*, Montréal, Médiaspaul.
 - . (1996), *Des Colons pour Serendib*, Montréal, Médiaspaul.
 - . (1996), *Fièvres sur Serendib*, Montréal, Médiaspaul.
- TURCOT, Marie-Rose. (1937), *Au pays des géants et des fées : contes de folklore canadien*, Ottawa, Le Droit.
- VILLENEUVE, Jocelyne. (1981), *Nanna Bijou : le géant endormi*, Sudbury, Prise de parole.

Résumé

La production SF et fantastique en Ontario est essentiellement le fait d'écrivains de passage. Avec la seconde moitié du XIX^e siècle, Ottawa constitue un foyer culturel important pour la francophonie canadienne, qui a su profiter de l'éloignement de l'institution littéraire québécoise. D'horizons divers, les écrivains utilisent surtout l'écriture pour se délasser ou pour contribuer à la culture littéraire du Canada français, d'où la domination du fantastique sur les formes science-fictionnelles. Cette liberté institutionnelle se transforme en position marginale au XX^e siècle, avec la constitution d'une littérature franco-ontarienne moderne, bien qu'on y trouve des textes majeurs.

Abstract

The production of SF and fantastic literature in Ontario has essentially been the work of writers passing through Canada's capital city. From the second half of the nineteenth century onward, Ottawa has been an important cultural home for the French in Canada, not least because of its distance from Québec's literary institutions. Coming from various backgrounds, writers in the SF and fantastic genres use writing above all as a relaxing pastime or to contribute to French Canada's literary culture; for those reasons, the fantastic tends to predominate over science fiction. During the twentieth century, the freedom enjoyed by writers of imaginative literary genres became marginalized with the creation of a modern Franco-Ontarian literature, in spite of the publication of some major texts in the genres.